

« Walter Benjamin est devenu un point de rencontre »

ENTRETIEN

Les éditions Delga publient pour la première fois en français, un recueil d'essais de l'intellectuelle argentine **Beatriz Sarlo** sur Walter Benjamin. Une occasion de découvrir ou redécouvrir l'oeuvre et les grands lignes de la pensée du philosophe marxiste allemand.

Vous réunissez sept de vos essais sur Walter Benjamin. Quel en est le fil conducteur ?

Ces essais sont le fruit d'une obsession apparue dans les années 1970, quand sont arrivées à Buenos Aires les premières traductions espagnoles. J'avais lu alors des essais de *Poésie et capitalisme*, qui correspondaient à sa grande oeuvre inachevée, *Paris, capitale du 19^e siècle*. Ce fut une découverte aveugle, une rencontre avec l'inconnu.

Ces traductions espagnoles des années 1970 étaient insuffisantes. J'ai commencé par les recouper avec les anglaises, et surtout avec les textes originaux. Je ne lisais pas l'allemand, mais un mécanisme linguistique des plus fous m'est apparu, plus touchant par son volontarisme qu'efficace par ses résultats. Pas à pas, je me suis convertie en une « Benjaminienne ». Pas dans le sens de spécialiste, mais d'admiratrice de cette oeuvre distante et, parfois, inaccessible. Walter Benjamin a influencé ma façon de regarder la ville, la modernité et la technique. C'est pourquoi, je ne mentirai pas en disant que les sept essais et l'idée se sont écrits seuls... Je ne me suis pas assise devant mon ordinateur en m'ordonnant : « Ecris sur Walter Benjamin ! ». Ce sont plutôt des idées qui me sont apparues, m'ont provoquée et poussée à écrire un livre sur Buenos Aires. Je n'ai pas rédigé des articles académiques mais de petites interventions traduisant l'atmosphère de tout ce qui me préoccupait ou m'intéressait. J'allais vers Benjamin comme on va vers la poésie.

En tant qu'intellectuelle latino-américaine, quel rapport entretenez-vous avec l'oeuvre de Benjamin ? Et quelle a été la nature de l'étude de sa pensée sur le continent ?

L'Amérique latine est présente dans le titre de ce livre. Ce dernier contenait plus de textes mais j'ai souhaité n'en publier que sept. Quand j'en ai rajouté un, dans la seconde édition, je me suis empêchée de changer le chiffre dans le titre. Pourquoi ? Il s'agit d'un hommage à José Carlos Mariátegui, auteur de *Sept essais d'interprétation de la réalité*

péruvienne, livre publié en 1928 (Maspero, 1962 en français), qui fonde une version marxiste et nationale d'un pays dépendant, en plaçant la culture au centre. Mariátegui a été un penseur latino-américain extrêmement original et imprévisible, comme l'a été Benjamin. C'était un communiste péruvien qui admira les avant-gardes sur lesquelles écrivait l'Allemand. Un fleuve invisible les unit, avec les surréalistes et le freudisme.

Benjamin représente pour certains le symbole de l'intellectuel en exil. En quoi cette condition a-t-elle marqué ses écrits ?

On pourrait autant dire le contraire : Benjamin a été contraint de prendre le chemin de l'exil. Tardivement et avec une réticence qui, d'une certaine manière, l'a conduit à la mort à Portbou (Espagne).

Depuis Israël, Scholem a essayé de le convaincre de l'accompagner dans ce qui

était alors la mission inaccomplie de la fondation d'un Etat juif. Adorno et Horkheimer lui ont écrit des États-Unis en lui conseillant de quitter l'Europe. Toutefois, Benjamin a pris la décision de partir seulement quand l'horizon se bouchait, en particulier pour les Juifs. Depuis très jeune, son projet était de devenir le meilleur critique littéraire d'Allemagne. Ce qui impliquait, évidemment, d'être un critique qui suivrait la tradition romano-germanique.

La résistance de Benjamin à abandonner Paris -ville dont il avait fréquenté intensément la Bibliothèque nationale- est le drame d'un intellectuel qui se sent

« Il n'a pas de tombe en Europe, ni nulle part ailleurs dans le monde »

allemand et, en suivant la tradition libérale allemande, profondément européen.

Chez beaucoup de philosophes, la pensée s'inscrit dans un « territoire ». Et pour Benjamin ? La ville, et notamment Paris, ont-ils joué un rôle ?

Pour Benjamin, comme pour Georg Simmel, ville et modernité définissent l'espace et la culture du 20^e siècle. En étudiant le passé de la ville au 19^e siècle, Benjamin trace



Depuis plus de 40 ans, Beatriz Sarlo mène une activité de critique littéraire et culturelle.

PHOTO ALEJANDRA LÓPEZ



la phénoménologie de ce qu'elle fut et cherche les signes de ce qu'elle deviendra. Il n'a pas choisi Paris : cette ville avait déjà été choisie. Comme on ne choisit pas New-York dans les années 1960 ou Berlin aujourd'hui. Elles sont là pour leur énergie spatiale et symbolique.

On parle de « l'art de la citation » chez Benjamin. Est-il majeur dans ses écrits ?

Pierre Missac a analysé, il y a longtemps, les caractéristiques de la méthode compositrice benjaminienne : citation et fragment. L'essentiel, selon moi, c'est que Benjamin produit une sorte de révolution syntaxique, pas seulement au niveau de la prose, mais aussi des liens entre les oeuvres qu'il introduit dans sa propre exposition, tels des blocs, de solides matériaux de construction. Il articule tout ce qu'il trouve dans les archives de la Bibliothèque Nationale de Paris, en s'opposant à l'idée d'exposition qui occulterait le mouvement de pensée. En revanche, la syntaxe benjaminienne, est si complexe - car elle a toujours quelque chose de plus à dire, quelque chose qui échappe à l'ordre discipliné de la composition académique - qu'elle nourrit le désordre de ses citations.

Benjamin est en condition pour réaliser cet art de la citation sans le banaliser car il perçoit aussi les qualités proprement esthétiques de la grande littérature et l'adhérence du banal même quand on l'arrache à son espace. Non pas quand on le célèbre mais quand on le capture et le contraint. Benjamin peut articuler les textes les plus divers et leur trouver une signification maximale. Son style est inséparable de sa forme de lire les matériaux avec lesquels il travaille. Et, avant cela, de les trouver et les choisir.

Existe-t-il un renouveau éditorial autour de Benjamin ?

En ce qui concerne l'Argentine, la « mode Benjamin » commence en 1984, avec l'arrivée à l'université de professeurs qui en avaient été écartés durant la dictature militaire. On lisait Benjamin mais là enfin était donnée l'opportunité de l'enseigner. De plus, Benjamin s'est transformé en théoricien fashion pour ceux qui se dédiaient à la littérature et à la critique, et qui n'en n'avaient pas une lecture philosophique. Cette tendance se situe aussi en parallèle du renouveau des études sur la culture urbaine et les grandes villes. Les historiens de la littérature s'intéressent à la littérature dans la ville, et la ville dans la littérature. Sevcenko écrit sur São Paulo ;

Monsiváis sur la culture populaire urbaine de Mexico ; plusieurs d'entre nous sur Buenos Aires. Pas tous ne sont « benjaminien », même si, souvent, il est cité. C'est un lieu commun, un point de rencontre.

En quoi Walter Benjamin pourrait être utile pour une pensée du 21^e siècle ?

On ne le sait pas encore. Nous pourrions nous autodéfinir comme la première génération de « benjaminien » en Amérique latine. Depuis une dizaine d'années, il y a une nouvelle vague de traductions de Benjamin et Adorno, cette fois excellentes. Et on ignore encore ce que peut provoquer ce nouveau Benjamin, lu et annoté avec intelligence par des spécialistes tels Mariana Dimópoulos. Le pire destin que l'on pourrait imaginer pour Benjamin serait qu'il soit « normalisé » par l'académie. Il y a quelque chose de sauvage chez cet écrivain extrêmement raffiné. Quelque chose de sauvage qui résiste à l'argumentaire conventionnel. Je souhaiterais que cela ne se perde pas.

Réalisé par Sébastien Madau

● « Sept essais sur Walter Benjamin », de Beatriz Sarlo, traduit de l'espagnol par Luis Dapelo ; Editions Delga, 2017 ; 114 pages ; 15 euros.